

## ***Festival du film court de Villeurbanne : Compétition, partie 1***



Pour terminer, on ne peut que saluer le retour de Christophe Loizillon dans la compétition, [quatre ans après son Grand Prix](#) (et, à l'époque, le prix des lecteurs du Petit Bulletin !) pour *Corpus / Corpus*. Loizillon est vraiment un cas à part dans le cinéma français : en plus de vingt ans de carrière, il n'a réalisé que deux longs-métrages — dont le très beau, mais malheureusement introuvable, *Le Silence de Rak*, libre transposition de *Crime et châtiment* avec François Cluzet —, et une infinité de courts, souvent regroupés en série, poussant assez loin les dispositifs et bousculant les codes du documentaire. Il est pourtant un de nos meilleurs cinéastes, et le plus digne — le seul ? — descendant d'Alain Cavalier. Avec *Petit matin*, il revient à la fiction, mais sur la pointe des pieds, en conservant la radicalité formelle de ses courts précédents. En 37 minutes et 6 plans-séquences, Loizillon raconte la mort d'une femme âgée et ses conséquences sur son entourage, mari, fils, petits-fils, aide ménagère et même le chien de la maison.

Le film démarre sur un plan sur un dahlia cueilli dans un jardin, mis dans un bouquet, déposé dans un vase... On ne voit que le dahlia et on ne fait que deviner celui qui le cueille, redéfinissant d'entrée la notion de champ et de hors champ. Noir. Carton. Ellipse. Voici, Alice, l'aide ménagère, sur son scooter, écouteurs dans les oreilles, qui arrive dans la maison et découvre le corps. Noir. Carton. Ellipse. Voici Patrick — étonnante prestation, d'une sobriété inattendue, de Matthieu Amalric — avec sa compagne sur un lit, l'air absent, insensible à ses sollicitations, attendant le coup de fil de son frère pour savoir comment préparer l'enterrement de leur mère. Etc.

Chaque plan-séquence semble obéir à la règle de départ : conserver la caméra braquée sur le protagoniste temporaire de l'histoire, saisi dans un fragment de présent qui l'isole de tout — du récit, des autres, de son environnement. Mais Loizillon n'est pas dogmatique. Quand il s'intéresse au chien Wallace, le cadre est défini par sa position de départ, et pas par les déplacements de l'animal — c'est une première rupture, discrète, avec son dispositif. De même, il organise un stimulant réseau de rimes entre ses blocs, qui font ou ne font pas sens : il y a trois conversations au téléphone portable, deux ados qui écoutent de la musique au casque, deux efforts physiques — une fellation hors champ, une nage dans un lac — des larmes qui coulent et d'autres qui ne viennent pas... *Petit matin* cherche à saisir l'indicible d'une douleur intime, le désarroi face à la mort et les diverses procédures pour l'affronter — la froideur du rapport d'un légiste, la nécessité de s'organiser, l'indifférence de l'animal...

En définitive, le film parle surtout de communication : les grimaces de la copine de Patrick pour le distraire, les remerciements dérisoires du mari aux infirmiers, les allers et venues du chien, les conversations téléphoniques... Mais c'est la solitude des êtres qui frappe le plus, liée bien entendu à la radicalité du dispositif, mais aussi à ce moment où l'on se sent littéralement seul face au gouffre du deuil. De fait, *Petit matin* est une œuvre exigeante et difficile — rappelant *Elephant*, pas le film de Van Sant, mais celui d'Alan Clarke, lui aussi tourné dans un format court — il laisse, par l'universalité de son sujet, une place à l'émotion du spectateur, et pas seulement à sa réflexion.

**Christophe Chabert**

Article publié le Vendredi 22 novembre 2013 par Christophe Chabert Petit Bulletin n°734 consulté 353 fois